

Et l'avis d'Adèle ?

La vie d'Adèle d'Abdellatif Kechiche

Apolline Caron-Ottavi

Numéro 165, décembre 2013, janvier 2014

Les 50 ans de l'art vidéo

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70864ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron-Ottavi, A. (2013). Compte rendu de [Et l'avis d'Adèle ? / *La vie d'Adèle* d'Abdellatif Kechiche]. *24 images*, (165), 56–56.

Et l'avis d'Adèle ?

par Apolline Caron-Ottavi

Oui, on aimerait l'entendre, l'avis d'Adèle, la vraie, qui n'en a rien à faire des effusions dithyrambiques de Cannes. Qu'elle soit lesbienne, prolétaire ou future institutrice, peu importe au fond. Seulement voilà, il n'est pas sûr que *La vie d'Adèle* soit un film fait pour elle, puisque Kechiche, obsédé par elle et ce qu'il projette sur elle, finit peut-être par oublier de s'intéresser à qui elle est vraiment. C'est plutôt un film pour Emma, sa compagne artiste, de milieu aisé, aux idées plus généreuses que les actes. Kechiche nous a déjà montré par le passé qu'il savait filmer l'adolescence, de cette manière réaliste qui est la sienne. Mais ici, même la première demi-heure du film ne propose qu'un semblant de justesse, qu'une fabrication affectée de situations qui préparent le terrain à ce qui suit, si l'on peut dire. Et très vite ce « réalisme » commence à sonner de plus en plus faux au fur et à mesure qu'il est investi par les stéréotypes et les clichés contre lesquels il entend pourtant prendre position.

Il y a donc l'étudiante en beaux-arts aux cheveux bleus et aux propos affirmés, la jeune fille d'origine modeste à la bouche perpétuellement entrouverte et aux manières un peu brusques, et les échanges maladroits censés souligner leurs différences d'origine culturelle. On essaie de se persuader que cette lourde prémisse va être bousculée par la passion, par l'inattendu des relations humaines, par un souffle venu d'ailleurs... Mais au contraire, le film de Kechiche reste enfermé dans ce premier tableau, l'appuie et le détaille jusqu'à la nausée, sans le faire évoluer, ni évoquer la possibilité d'une complexité, d'un paradoxe ou, ce qui est plus grave, d'une issue. Le cinéaste emprisonne Adèle dans une forme de servitude volontaire, elle reste pragmatique et sans ambition, au grand dam d'Emma qui, très vite, ne peut plus assumer cette relation. Bien que visiblement médiocre, celle-ci a tout pour réussir et continuera à dominer, comme sa classe sociale. Rajoutons à cela les interminables dialogues qui enfoncent le clou, agrémentés d'une symbolique culinaire : la tolérance bourgeoise y fait face à l'ignorance populaire de façon aussi simpliste que les



huitres font face aux spaghettis bolognaise. Ce qu'on en retient, c'est que les Adèle de ce monde n'ont, chez Kechiche, aucun horizon devant elles. Il ne s'agit pas de dire que ce discours sur les classes est périmé ou infondé, mais asséné comme il l'est ici, ce déterminisme primaire condamne le personnage à ne pouvoir se dégager ni de sa classe, ni du dispositif fataliste que Kechiche lui impose : du premier au dernier plan, Adèle ne peut que rester la même.

Et la passion, nous dira-t-on, et ces « inoubliables » scènes d'amour charnel ? On retrouve ce même emprisonnement dans la manière de présenter la passion charnelle et sexuelle, sans sensualité ni aucune liberté, aucune nouveauté. Ces scènes ne peuvent rien sur la vie d'Adèle, ne changent rien à sa condition. Deux ou trois scènes de sexe cru comme le cinéma « réaliste » aime aujourd'hui nous en montrer, dont la prétendue audace semble ici reposer sur le fait qu'il s'agit de deux femmes, que les plans sont un peu plus longs que la moyenne, et que le cinéaste fait usage de procédés plus explicites – comme les gros plans. Mais l'absence de détails inattendus, de moments d'ambiguïté et d'hésitation dans les gestes est frappante, rendant cette représentation du sexe finalement similaire à tant d'autres. On n'a pas l'impression de voir une toute jeune adolescente découvrir sa sexualité, son corps et le plaisir. Ces scènes révèlent en fait le problème de tout le film de Kechiche : il finit par s'enfermer dans des images et des dynamiques convenues, et par évacuer toute nuance chez ses personnages. Ainsi en est-il

du discours social que propose le film, trop figé pour pouvoir saisir quelque chose de son époque, il est même condescendant à l'égard d'Adèle et de la classe qu'elle représente.

À ce titre, mieux valait voir le *Blue Jasmine* de Woody Allen (le hasard des sorties nous les présentait au même moment), qui sans prétention aucune (ni de réalisme, ni de nouveauté) assume les clichés, dès les premiers plans et les premiers dialogues, pour mieux les mettre à mal par la suite en complexifiant ce qu'il présente. Sous une apparence stéréotypée, aucun des personnages, même secondaire, n'est en réalité inconsistant, ce qui n'est pas le cas chez Kechiche. *Blue Jasmine*, où les classes sociales ne sont plus seulement celles déterminées à la naissance, répond ainsi mieux aux doutes de son époque que *La vie d'Adèle*. Derrière un coup d'éclat, ce dernier est somme toute une fresque sociologique pittoresque, dont le réalisme soi-disant brut lasse déjà.

L'on ne peut d'ailleurs que s'interroger sur le fait qu'une Palme d'or et un succès critique de cette ampleur aient couronné un film qui, tout en se prétendant subversif, ne dérange absolument personne. Ce qu'il réussit le mieux en fait, c'est à conforter les bien-pensants et les bien-portants dans une vision sans risque de la société. ■

France 2013. Ré. : Abdellatif Kechiche. Scé. : Kechiche et Ghalya Lacroix, d'après Julie Maroh. Ph. : Sofian El Fani. Mont. : Camille Toubkis, Albertine Lastera, Jean-Marie Lengelle, Ghalya Lacroix. Int. : Léa Seydoux, Adèle Exarchopoulos, Salim Kechiouche, Jérémie Laheurte, Catherine Salée, Aurélien Recoing, Mona Walravens, Fanny Maurin. Couleur. 175 minutes. Dist : Métropole Films